

CONTRIBUTION À LA QUESTION DU PARTI^(*)

(Remarques préliminaires de la rédaction)

L'une des questions les plus importantes, qui est à résoudre à l'intérieur de la classe ouvrière, c'est le rôle des différentes organisations ouvrières dans la lutte de classe.

Pour l'aile réformiste et parlementaire du mouvement ouvrier, la question est résolue du fait que les contours du rôle de l'organisation sont vigoureusement tracés. Le parti est l'appareil d'un certain groupe d'intérêts, qui est composé d'individus ayant la même vision du monde et qui essaie de transformer cette conception en bien commun de la classe, et même au-delà d'elle, de l'humanité tout entière. Cela doit advenir sur la base du parlementarisme : le parti présente ses intentions et ses objectifs aux électeurs, il brigue leur voix, et il tente ainsi d'obtenir que, par la volonté des électeurs, le pouvoir gouvernemental passe aux mains du parti parlementaire, lequel gouvernera ensuite dans l'intérêt de ses électeurs. Aussi longtemps que la vision du monde du parti n'est pas le bien commun d'une majorité, il est contraint de conclure des coalitions avec d'autres partis, et donc avec d'autres conceptions, de soutenir également des mesures qui vont à l'encontre de ses propres principes.

Il y a d'autre part l'aile anti-réformiste et anti-parlementaire qui a acquis la connaissance qu'il est impossible, sur la base du parlementarisme et du réformisme, de produire un changement de la situation, mais que ce changement nécessite une réorganisation révolutionnaire des rapports productifs et sociaux, et que cette tâche revient à la classe prolétarienne, par la révolution sociale.

Or, dans cette partie du prolétariat, les opinions sur le rôle des organisations dans la lutte de classe sont très divisées. Nous devons distinguer ici différentes tendances. Premièrement, la fraction qui adopte certes en théorie une position anti-réformiste et anti-parlementaire, mais qui, dans la pratique, pour des raisons tactiques comme on dit, utilise encore la méthode réformiste et parlementariste. Les représentants de cette tendance, ce sont les membres du parti communiste, dont les contours du rôle dans la lutte de classe sont eux aussi vigoureusement tracés, mais dans une tout autre orientation que dans un parti uniquement parlementaire. Le parti communiste revendique pour lui le rôle de guide absolu de la classe prolétarienne car il se regarde comme son représentant au pouvoir. Il se considère comme l'appareil qui mettra en œuvre la revendication révolutionnaire de la dictature du prolétariat, il se voit comme le cœur et le cerveau de sa classe, comme son père et comme celui qui veille sur elle, il lutte pour une nouvelle cause, même si la tradition pèse très lourd.

En second lieu, nous avons des tendances qui sont maintenant parfaitement conscientes que les paroles de Marx : « L'émancipation de la classe ouvrière sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes », devront également se réaliser, et que, pour ce faire, l'organisation de classe est nécessaire. Mais sur la question de savoir qui, comment et ce que l'organisation de classe est, et quel rôle les organisations existantes doivent assumer dans la lutte de classe, les opinions divergent grandement. Les uns pensent que le prolétariat n'aurait besoin que de se joindre à son organisation, et qu'ensuite l'organisation de classe existerait. Les autres créent des unions ou autres organisations, qui doivent servir de réservoir collecteur au prolétariat, et un parti révolutionnaire doit veiller à ce que cette organisation de ralliement ou de masse ne s'enfonce pas dans le réformisme. D'autres encore, quand ils entendent le mot de parti ou de politique, hurlent comme si une tarentule les avait piqués, car pour eux

(*) (Anonyme), "Zur Frage der Partei" dans INO : Internacia Novaj-Oficeo Pressekorrespondenz (Francfort-sur-le Main), n° 11 du 1^{er} juin 1932, page 1095-1103; les remarques préliminaires proviennent de la rédaction de l'INO; le texte néerlandais a paru sans ces remarques préliminaires sous le titre : "Over het vraagstuk van de partij" dans : P.I.C. Persmateriaal van de Groepen van Internationale Communisten (Amsterdam), n° 7 de mai 1932; et a été de nouveau imprimé dans : Anton Pannekoek, *Partij, raden, revolutie*. Samengesteld en van aantekeningen voorzien door Jaap Kloosterman, Amsterdam, 1970, pages 51-62.

l'organisation économique est tout, et la politique rien. Mais tous sentent que quelque chose ne va pas, que des manques de clarté règnent encore sur les raisonnements.

On tente de constituer une unité, des réunions de différentes organisations ont lieu chaque semaine qui doivent créer une base pour un travail en commun, mais ces aspirations à l'unité échouent sans cesse parce que les organisations sont trop alourdies par la tradition, et qu'elles s'approprient toujours le rôle de celle qui détient la vérité. Elles ne voient pas à travers leurs lunettes d'organisation les nécessités requises pour la classe.

Mais pour exercer une influence effective sur la classe, il est nécessaire qu'il y ait de la clarté sur toutes les questions, et en particulier sur le rôle de l'organisation dans la lutte de classe. Nous disposons d'un travail collectif du Groupe des Communistes Internationaux de Hollande qui, à notre avis, est parfaitement approprié pour apporter des éclaircissements sur la question du rôle de l'organisation et sur la question du parti et, par-dessus le marché, pour nous montrer dans quelle mesure le travail en commun de différentes conceptions est possible dans le système des conseils.

Ce G.C.I.H. a la parole.

I. Le parti comme groupe central

Parmi les groupes qui considèrent l'organisation des conseils comme l'organe de la classe ouvrière pour la révolution prolétarienne et qui jugent la tactique du parlementarisme et du mouvement syndical dépassée et inappropriée, il existe encore des divergences importantes, en particulier sur la question du parti. Peu importe quelle est maintenant l'opinion de la majorité sur cette question. Nous vivons dans une époque de rapide modification des conceptions; nous savons que, maintes fois, des mouvements, qui débutèrent comme des tout petits groupes sans importance, conquièrent ensuite le monde et cela parce que leurs principes étaient justes et conformes à leur temps. Il s'agit donc d'examiner les principes et non pas de dénombrer les membres d'un groupe.

Il est nécessaire tout d'abord établir ce que l'on comprend sous le terme de parti. Les véritables partis les plus anciens, le parti socialiste ainsi que le parti communiste, sont des partis politiques qui se préoccupent avant toute chose d'action parlementaire. D'après leur programme, ils veulent conquérir le pouvoir politique et gouverner ensuite à la place des autres partis bourgeois au moyen de l'appareil d'État. L'activité politico-parlementaire est placée au centre, et toute autre action lui est coordonnée ou subordonnée. Pour les partis révolutionnaires comme le KAP, qui ne veulent rien savoir du parlementarisme, cette situation n'existe pas. Mais les partis cités auparavant avaient certains principes et un programme donné, ainsi qu'un but déterminé. Et, de même, un parti révolutionnaire a certains principes et conceptions fondamentales au moyen desquels il veut orienter la lutte de classe du prolétariat vers un but déterminé. Un tel parti ne peut être qu'un groupe central et non pas la classe ouvrière elle-même. Il ne peut que comprendre des éléments pour lesquels les principes sont des convictions qu'ils ont acquises sur la base d'une large compréhension et de connaissances scientifiques. Il est évident que ce savoir se situe essentiellement sur le terrain du marxisme, mais cela ne veut pas dire grand chose étant donné que le parti communiste et même le parti socialiste se réclament eux aussi du marxisme, bien qu'avec des restrictions.

Le parti – c'est ce que dit la thèse de ceux qui en font partie – est nécessaire en tant qu'organisation des travailleurs qui sont les plus évolués, les plus conscients, qui pensent le plus clairement : ce sont eux qui indiquent donc aux masses la voie juste de la lutte et qui les précèdent sur cette voie, qui conçoivent les principes et la tactique et qui s'en tiennent fermement aux principes révolutionnaires dans les hauts et les bas du mouvement. Ces masses, sans expérience, devraient passer de nouveau par leurs erreurs et leurs illusions si la meilleure compréhension et l'expérience de ce groupe central n'étaient pas là pour abrégé le

chemin. Le parti, selon cette conception, constitue pour ainsi dire le cerveau de la classe; dans les débats du parti, ses meilleures têtes discutent de la tactique à suivre et des autres questions; il s'occupe de la littérature nécessaire à l'édification des masses et il tient bon quand les masses retombent dans la passivité.

Il a été question jusque là de la contradiction entre le parti et la classe. Mais, dans la pratique, il y a encore une autre contradiction. Une partie importante de la classe entrait en lutte pour des réformes immédiates sans se reconnaître dans le parti. Il existait alors une organisation intermédiaire qui était plus petite et plus évoluée que la classe dans son entier, et qui était plus grande que le parti mais qui avait une moindre clarté de but que lui. C'est ainsi que les syndicats se situaient aux côtés du parti social-démocrate. À partir de là, le parti avait alors la tâche d'entrer en scène sur le terrain des principes socialistes, en assumant la direction et en fournissant l'orientation. C'est à ce propos qu'apparurent des résistances et des frictions, parce que l'organisation syndicale se considérait elle-même comme un groupe central, qui espérait conquérir et diriger des masses encore plus importantes et moins conscientes. Elle croyait qu'elle en serait d'autant plus capable qu'elle serait moins obérée de principes socialistes et qu'elle s'orienterait plus exclusivement vers des réformes à l'intérieur du capitalisme.

Il ne resta des années de révolution que le KAP comme parti et l'AAU comme organisation plus large. Cette dernière était, en tant que réunion d'organisations d'entreprise, un rassemblement en fonction de la structure de la classe, mais non selon les principes communistes. Et donc il devait en résulter le même rapport que celui indiqué plus haut. Le parti, en tant que groupe central bien formé sur le plan théorique, s'appuyant sur les principes communistes, considérait comme son devoir de diriger les masses de cette Union plus grande, lesquelles étaient moins instruites et motivées uniquement par leur sentiment et leur volonté de classe, et de veiller à ce qu'elles ne commettent pas d'erreurs.

Nous reconnaissons que tout cela – c'est la thèse de la tendance représentée dans le programme unitaire de l'Union –, ou presque tout cela, est correct. Pour nous aussi, il y a la nécessité d'un groupe central qui donne l'orientation et qui possède des principes clairs. Mais nous voulons être ce groupe central. L'AAU n'est pas du tout devenue une organisation de masse, mais, au contraire, elle s'est ratatinée jusqu'à être un petit groupe. L'Union en tant que telle est suffisamment petite pour qu'elle soit un groupe central qui tienne ferme sur les principes, elle était composée presque exclusivement de communistes instruits, elle n'a besoin d'aucun parti comme conseiller auprès d'elle. Un parti en tant que tel, dans la mesure où il veut être un groupe central anti-parlementaire se fondant sur des principes n'a pas d'autre fonction que l'Union, c'est-à-dire : l'action en vue de l'instruction, la discussion sur des points de controverse, la fixation de lignes directrices, etc.. Et donc, il n'existe ici rien d'autre qu'une différence de nom.

Et maintenant, posons-nous la question : n'aurait-on pas dû garder ouverte l'Union comme réservoir de collecte pour une future organisation de masse révolutionnaire? Si le besoin d'une telle organisation naît, elle se constituera, peu importe sous quel nom. Mais il est peu vraisemblable qu'elle se constituerait en union par une conversion de masse. Si, sous le coup de grands événements révolutionnaires, naissent des tensions et des mouvements qui poussent en masse les travailleurs à la lutte, cela conduira à la constitution d'une nouvelle organisation plutôt qu'à l'adhésion aux anciennes. Les groupes existants sont tous chargés d'une certaine tradition, de programmes élaborés que les masses qui viennent de se réveiller ne comprennent pas encore. Ces masses-là veulent lutter sans se lier à un programme déterminé, ou sans se joindre à un groupe existant. En effet, les traditionnelles divisions et oppositions ont pris corps dans ces groupes, et, contre cela, elles veulent démontrer leur nouvelle unité. C'est pourquoi l'on doit compter plutôt sur l'apparition de nouvelles organisations que sur la croissance des anciennes.

La relation entre le groupe central communiste et une telle organisation plus importante numériquement, si elle se constitue, ne pourra pas non plus correspondre avec l'ancienne relation entre parti et syndicat. Le syndicat ne visait qu'à des améliorations dans le capitalisme, la nouvelle organisation devra au contraire viser à la lutte révolutionnaire. Dans le premier cas, étant donné que l'orientation de la lutte était imparfaite et non fondée sur des principes, n'ambitionnait que des objectifs limités, elle devait nécessairement s'ossifier et être dépassée de manière permanente; dans le second cas, ce ne peut être qu'un état transitoire dans l'auto-développement révolutionnaire des masses. En périodes de développement révolutionnaire, le peu de clarté des buts, le manque de conviction communiste manifeste, peuvent être certes un fait temporaire inévitable, mais non le programme solide d'une grande organisation durable.

Naturellement, l'évolution de ces masses ne se produit pas de manière uniforme et égale. Partout, dans les entreprises, émergent des minorités qui sont constituées des personnes les plus actives et les plus combatives, dont les initiatives entraînent l'ensemble du personnel. Mais nous ne devrions pas entretenir l'illusion que ces groupes plus vastes, qui naissent à partir de la lutte elle-même, constitueront une organisation intermédiaire qui adhèrera particulièrement à l'Union ou bien qui se liera à elle, et encore moins qu'ils pourraient déjà être fondés à l'avance par l'Union. Ils se recruteront dans les organisations actuelles les plus diverses. Nous savons que ceux qui s'élèvent et se distinguent dans le feu de la lutte pratique sont souvent différents de ceux qui sont à l'avant-garde dans la phase préparatoire. Et donc si l'Union agit et exerce son influence sur eux, de la même manière l'Union aura de l'influence sur la classe tout entière.

Quand nous parlons de la nécessité d'un groupe central, d'une avant-garde, ce n'est donc pas à l'antithèse d'une organisation intermédiaire plus grande que l'on pense, mais à l'antithèse de la classe tout entière. La lutte révolutionnaire pour l'émancipation ne peut être menée que par la classe dans sa totalité, dans son articulation naturelle en entreprises. Il est vrai qu'elle entre en lutte sans clairvoyance, poussée par la nécessité et la misère. L'avant-garde essaie de lui transmettre son expérience et la compréhension acquise par les générations précédentes de combattants. Souvent, égarées par des mots d'ordre opposés, les masses en train de s'éveiller sont sur le point de s'engager sur de fausses pistes; le groupe central essaie de faire émerger clairement leur sentiment de classe et leur intérêt révolutionnaire, et de leur en faire prendre conscience. Dans le déclin ou la défaite, le mouvement de masse peut refluer, le groupe communiste tente alors de sauvegarder les meilleures forces.

Nous sommes donc d'accord sur le fait de reconnaître la nécessité d'un groupe central s'appuyant sur les principes et instruit de manière marxiste, que ce groupe s'appelle parti ou autrement. La seule divergence est que nous ne sommes pas d'avis, pour des périodes révolutionnaires, qu'il doive exister à côté de lui une organisation de lutte et de masse non communiste qui lui soit liée, qui lui appartienne; et cette divergence réside avant tout dans le fait que, selon notre conception, la masse en lutte, dans laquelle l'avant-garde apparaît et agit, devra être la classe ouvrière dans sa totalité et dans son articulation en entreprises.

Le parti comme guide de la classe

Mais il s'agit de bien plus que de la seule différence de nom. Il y a dans tout nom un élément de tradition, et, en tant que tel, il est l'expression de formes d'organisation déterminées et d'objectifs déterminés.

L'une des caractéristiques du parti est une forte direction centrale, afin que soit assurée l'unité d'action la plus parfaite possible. Le parti constitue une organisation cohérente dont les

membres, s'appuyant sur les mêmes principes, pensent, dans une très grande mesure, de manière identique, et sont liés, du fait d'une discipline vigoureuse, à la tactique décidée par le parti. La tactique du parti, qui détermine sa façon d'agir, est établie soigneusement, au moyen d'une discussion approfondie, avec la conviction que l'avenir du mouvement ouvrier dépend d'elle. Cela ne serait pas nécessaire si le parti n'était qu'une association de propagande; s'il ne s'agissait que d'apporter aux masses une claire compréhension des choses, la grande diversité des opinions qui leur sont proposées, plutôt que la seule explication du point de vue du parti très nettement défini, aurait pour conséquence de les inciter à exercer leur propre pensée critique. Mais cela devient évident si le parti ne veut pas seulement éclairer les masses mais aussi les guider. Afin de guider correctement les masses, c'est-à-dire de ne les entraîner ni vers le marais ni vers le putsch, les têtes les plus claires du parti doivent élaborer de manière précise la tactique que le parti doit suivre. En outre, il est ensuite nécessaire que les masses suivent cette tactique en étant convaincues qu'elles reconnaissent clairement la justesse de la voie qu'elle indique et qu'elles ne se laissent pas entraîner dans la confusion par la multiplicité des opinions qui s'opposent.

Or, tandis que le parti parlementaire veut conquérir et guider les masses dans une lutte quotidienne qui porte sur des questions parlementaires, le parti révolutionnaire quant à lui cherche à les conquérir et à les guider vers la révolution. Pour le premier, la démocratie électorale bourgeoise est l'organe de ces masses; pour le second, ce sont les conseils ouvriers qui constituent cet organe. Mais le rapport du parti à la masse a dans les deux cas le même caractère.

Pour étayer cette conception, il faut évidemment fournir des arguments de poids. On n'a pas le droit d'entretenir quelque illusion que ce soit sur la maturité et la compréhension des masses prolétariennes. Quand celles-ci entrent en lutte, hésitantes et incertaines, une forte direction est nécessaire. En novembre 1918, les masses élirent en Allemagne les chefs sociaux-démocrates comme "conseillers ouvriers", et c'est ainsi qu'elles se sont mises à la merci de la démocratie bourgeoise. Si un puissant parti révolutionnaire avait existé à cette époque, il en serait allé autrement! On peut répondre à cela que, malgré tout, ce sont toujours aux conseils ouvriers élus de décider. Mais un parti révolutionnaire doit-il rester sur sa réserve, sans intervenir, en obéissant avec respect à la "majorité" des conseils ouvriers, quand ils sabotent la lutte par incompetence? Le parti doit alors intervenir, il doit diriger pour sauver la révolution. L'histoire nous enseigne que ce furent toujours les minorités actives qui emportèrent ou conservèrent la victoire pour la majorité passive de la classe. « Ce ne sont pas les conseils ouvriers, mais le parti bolchevik qui a fait la révolution russe », écrivait encore récemment le "Kommunistische Arbeiter Zeitung" comme illustration de cette thèse. Le résultat en a été également ensuite que c'est le parti bolchevik qui a pris le pouvoir en mains. Dans un premier temps, les conseils ouvriers, les soviets, furent convoqués quelques fois pour donner leur approbation aux actes gouvernementaux, mais, par la suite, de moins en moins.

Or il faut tout d'abord remarquer que, dans cette présentation de la "majorité" des conseils ouvriers, ces organes de la révolution deviennent vraiment par trop parlementaires. Dans les grandes luttes décisives de l'histoire mondiale, il ne s'agit jamais d'un simple décompte de voix; il s'agit toujours de la force contre la force. Chaque personne n'y avait pas un poids égal, mais au contraire chacune y possédait une force différente. Dans de tels combats, ce qui compte c'est la résolution, la compétence, l'énergie des individus; c'est là que les ardents entraînent les hésitants avec eux, c'est là que les minorités enthousiastes emportent la victoire sur les majorités incertaines, c'est là que les positions de force économiques jouent souvent un rôle important. On aimerait bien refuser cela comme non démocratique, mais le doit-on? Les tempêtes sociales, tout comme les tempêtes naturelles, ne sont pas du ressort du jugement moral. Ce serait donc un faux démocratisme, car chacun doit contribuer selon ses forces à la grande tâche historique du prolétariat, et donc les plus forts pour la part la plus

grande. Si donc, dans des moments critiques décisifs, une avant-garde enthousiaste intervient pour éviter une défaite menaçante ou bien pour assurer un avantage, il est alors bien clair que ce n'est pas là une violation du droit égal pour tous.

Mais durant le vote lui-même, il y a aussi des éléments de force et des rapports de pouvoir réels qui s'expriment. Combien de fois des parlementaires ont, dans des périodes agitées, voté à l'encontre leur conviction sous la pression de la "rue". Si des conseils ouvriers votent au cours d'époques révolutionnaires, ce qui vit dans les masses et dans l'individu se manifeste dans l'ensemble des forces agissantes. Et chacun peut s'y mettre en valeur.

Il n'y a donc pas de notre part de souci inquiet pour la démocratie formelle quand nous rejetons la thèse de la direction par le parti, mais au contraire le fait de savoir qu'on ne peut pas libérer la classe ouvrière, mais qu'elle doit s'émanciper elle-même. Pour l'émancipation de la classe ouvrière, il ne suffit pas qu'une minorité issue du prolétariat se lève et prenne en mains le pouvoir à la place de la bourgeoisie pour l'exercer dans l'intérêt du prolétariat. Elle serait par la suite un obstacle sur la voie de l'émancipation complète.

Toute tactique qui se fonde sur l'incapacité et l'immaturation momentanées du prolétariat est une mauvaise chose parce qu'elle néglige, pour un succès temporaire, les fondements et les conditions d'un pouvoir de classe durable. Une tactique qui repose sur la différenciation entre un parti qui est voué à la direction et la masse qui est guidée en suivant ce parti, est à rejeter pour deux raisons. Premièrement, parce que, de cette manière, toutes les forces qui résident dans le prolétariat ne sont pas appelées à se développer. Si d'autres pensent et agissent pour le prolétariat, s'il n'est pas contraint lui-même, dans sa totalité, à la tension maximale de ses forces spirituelles et morales, il n'arrivera jamais à l'auto-développement le plus élevé qui est l'essence, le but et en même temps la garantie de la révolution.

Si le prolétariat croit voir une voie plus simple que l'unique voie juste et difficile de l'auto-émancipation, il essaie alors de l'emprunter. Il se repose sur les qualités personnelles des chefs, il suit avec confiance la direction assurée par un parti qui a effectivement eu souvent des succès dans des petites questions. Mais il sera déçu. Et précisément parce que – et c'est là la seconde raison – un parti, aussi organisé et excellent soit-il, ne peut pas vaincre la bourgeoisie. Seul le prolétariat le peut.

Les porte-parole du parti qui se sentent, de par leur compréhension des choses, supérieurs aux masses ignorantes et passives sous-estiment toujours le pouvoir de la bourgeoisie. Ce pouvoir est énorme, premièrement du fait des immenses possessions de cette classe qui transforme tout en marchandise, domine tout, achète tout, et qui est à même, si le besoin l'exige, de réunir d'incroyables moyens brutaux pour défendre sa domination. Deuxièmement, du fait de son excellent instinct de domination, qui sent à chaque fois où résister, où céder, et comment transformer par une tactique intelligente chaque défaite en son contraire. Une vieille bourgeoisie comme la bourgeoisie anglaise s'y entend parfaitement à cet art, et la bourgeoisie allemande elle aussi commence à l'acquérir. Troisièmement, du fait de la force spirituelle de sa culture qui traverse toute la société, qui lie toute la classe moyenne à la bourgeoisie, qui, comme un poison subtil, infecte par des centaines de canaux même la classe ouvrière et empêche son développement de classe. Comme il était habituel chez les sociaux-démocrates, il y a trente ou quarante ans, de s'en prendre à l'incompétence de la bourgeoisie, de critiquer la stupidité de ses politiciens et de se prononcer sur la vulnérabilité du capital! Et la conclusion? La bourgeoisie les a tous mis dans sa poche parce qu'ils croyaient pouvoir vaincre avec la force du parti au lieu de celle de la classe. Pouvons-nous affirmer que les porte-parole et les chefs du parti d'aujourd'hui possèdent de plus grandes qualités? Certains, comme nous-mêmes, ont appris au plus haut point quelque chose de plus de la classe ouvrière.

C'est pourquoi l'exemple russe n'est pas applicable ici. En Russie, il y avait une bourgeoisie faible, un prolétariat faible, une majorité immense de paysans et un appareil d'État complètement insuffisant et suranné. C'est la raison pour laquelle le parti bolchevik,

préparé à cela par une sélection minutieuse et une forte centralisation, a pu prendre en mains la direction de la révolution et mettre en place un nouveau pouvoir. Mais là aussi il est arrivé des moments où, comme immédiatement après la Révolution de Novembre, les chefs du parti s'opposèrent sans pouvoir rien faire à l'armée qui avançait et où les ouvriers de Petrograd sauvèrent la situation grâce à leur force de classe directe.

Or les porte-parole n'en sous-estimèrent pas moins la force du prolétariat. Si la bourgeoisie de l'Europe occidentale et de l'Amérique est différente de la bourgeoisie russe, la classe ouvrière est ici, elle aussi, entièrement différente. Elle a rapporté comme héritage des siècles précédents d'existence petite-bourgeoise une grande indépendance personnelle et de l'énergie. Ensuite, pendant un siècle, sous l'oppression de la bourgeoisie, elle est passée par l'école de la grande industrie, elle a subi la machine qui a développé les forces sociales du travail collectif. Elle n'est pas encore tout à fait parvenue à la hauteur de la bourgeoisie, car les forces spirituelles et morales qui sont nécessaires pour y arriver ne viennent à plein développement que dans la révolution. Mais les conditions existent, les dispositions sont là, et l'espoir de la révolution repose sur elles. Le prolétariat ouest-européen et américain se trouve devant une tâche plus grande et plus lourde que jamais une classe précédente n'a eu à résoudre. Est-ce donc étrange qu'il hésite, qu'il doute de ses forces, et qu'il tente le plus longtemps possible d'éviter une décision? L'impatience d'une avant-garde n'est pas l'indicateur de la maturité de la situation; la moquerie et la dérision sur la passivité des masses ne sont pas un signe de sa compréhension supérieure de cette situation, mais justement de son manque.

Cette tâche ne semblera pas aussi énorme à un parti parce qu'un pouvoir de parti, même s'il s'appuie sur la classe ouvrière, ne signifie pas encore une rupture si complète que ça avec le passé. C'est ainsi que, il y a quelques décennies, lors d'une grande victoire électorale de la social-démocratie, l'historien conservateur Delbrück écrivait dans ce sens : « Ce déploiement des masses serait alarmant si nous ne savions pas que l'esprit qui est nécessaire pour diriger les masses est toujours l'esprit dont les champions sont les chefs, des gens comme nous ». Un nouveau pouvoir de classe sous la forme d'un gouvernement de nouveaux chefs est tout à fait différent que pouvoir autonome des masses par elles-mêmes, car de même que le parti dirige la classe, de même un petit groupe de chefs de parti dirige à son tour le parti.

Un tel pouvoir de parti pourrait, sous certaines conditions, se constituer, en tant que première phase, à partir du mouvement révolutionnaire. Mais il ne serait que le début du véritable combat pour l'émancipation du prolétariat. Les communistes révolutionnaires se comporteront vis-à-vis de cette lutte, comme toujours, selon le principe consistant à soutenir tout véritable mouvement de classe des travailleurs, en dépit de sa direction momentanée, mais à défendre sans cesse, comme étant son intérêt collectif le plus important, le droit à l'autodétermination de la classe à l'intérieur du mouvement. Dans un prolétariat moderne, il y aura bientôt de vigoureuses forces qui se rebelleront contre la direction du parti; on les dénigrera comme étant des éléments destructeurs, mais elles sont précisément l'élément qui construira l'avenir. Elles représentent la chose la plus précieuse pour la révolution et il est nécessaire qu'elles soient le plus possible soutenues et favorisées.

Et donc, pour résumer : une avant-garde qui se constitue en parti et se sépare de la classe afin d'édifier un pouvoir de parti pour qu'il puisse diriger la classe le mieux possible, n'applique pas ses forces de la manière la plus valable pour le prolétariat. Cela n'est le cas que lorsque l'avant-garde s'immerge dans la classe; car elle fait ainsi bénéficier la classe de toute sa force, afin que soit édifié le pouvoir de la classe. L'organisation proprement dite de l'avant-garde, dans laquelle on discute, on étudie, on fait de la propagande et on délibère, est la source où l'individu puise sans cesse, en particulier dans les époques de recul, les forces morales et intellectuelles dont il a besoin dans son travail révolutionnaire.

III. Le parti comme groupe d'opinion

Le parti a été considéré ici tout d'abord comme un groupe central, et ensuite comme un guide de la classe. Mais ce terme a encore une troisième signification, c'est-à-dire celle de groupe d'opinion, en tant qu'organisation de ceux dont les conceptions sur les questions sociales sont identiques.

En particulier dans le mouvement ouvrier français d'avant la guerre, l'opposition entre le parti social-démocrate, en tant qu'*organisation d'opinion*^(*), et les syndicats, en tant qu'organisation de la classe, était habituelle. Dans la France petite-bourgeoise où l'intelligentsia bourgeoise et les groupes bourgeois étaient représentés en grand nombre dans le parti social-démocrate, il était évident que l'on ne considérait pas ce parti comme le représentant, comme le parti du prolétariat, mais seulement comme un groupe de personnes possédant la même vision socialiste, tandis que le syndicat était une organisation pure de la classe ouvrière. En Allemagne, une telle conception ne pouvait pas trouver un écho car le SPD y était autrefois un représentant essentiel du prolétariat, aussi bien dans sa composition que dans sa politique.

Cela a maintenant changé dans la mesure où, même si le SPD encadre encore la masse la plus importante, sont apparus à côté de lui d'autres partis et groupes qui tous croient et disent qu'ils sont les véritables représentants du prolétariat. Chacun d'eux compte sur le fait que, quand les travailleurs se lèveront avant ou pendant la révolution, ils adhéreront à eux en masse. Si chacun accepte cette idée, cela signifie qu'aucun d'eux, de par sa nature, de par son origine ou sa situation, n'est *le* parti des travailleurs en soi. Ce sont tous des groupes d'opinion, des groupes possédant des conceptions différentes sur l'évolution de la société et les tâches du prolétariat. L'Union en constitue un parmi les autres. Ils devront se disputer l'âme du travailleur entre eux.

On accepte souvent l'idée que la classe ouvrière, à la seule condition qu'elle se libère des influences égoïstes des partis qui la contrôlent ou qui la courtisent, trouvera et conservera facilement le chemin d'une lutte de classe claire et unanime. Ceci est juste jusqu'à un certain degré; si elle arrive à trouver son unité en tant que classe dans les entreprises sans tenir compte des appartenances d'organisation, et si elle lutte en tant qu'unité, un pas très important est alors fait pour sortir de la confusion et de la faiblesse dans la direction de la lutte ayant une conscience de classe. Les conceptions de parti, qui dominent à l'heure actuelle de larges masses, s'enfonceront alors dans l'insignifiance, et les points de vue, qui sont maintenant considérés à peine comme des opinions minoritaires, incarneront ensuite l'unité spirituelle de la classe révolutionnaire. Mais c'est alors, avec la grande lutte elle-même, que les grandes difficultés pratiques se présentent. De nouvelles résistances, de nouveaux dangers, se font jour sans cesse, la classe ouvrière se trouve placée sans relâche devant de nouveaux problèmes, et c'est ainsi que les divergences d'opinion provoquent sans arrêt une nouvelle lutte. Même si, au début de l'éclatement d'un mouvement révolutionnaire, toutes les différences semblent se fondre dans une unanimité enthousiaste, de nouvelles difficultés apparaîtront bientôt.

Nous ne parlons pas en ce moment des forces bourgeoises qui sont vaincues seulement en apparence et qui essaient de se relever et de gagner du terrain. De même que, en novembre 1918, toute la bourgeoisie allemande était d'un seul coup devenue rouge afin de pouvoir ensuite reprendre le dessus, de même, lors d'une révolution ouvrière, le parti socialiste deviendra naturellement révolutionnaire et radical afin de pouvoir ensuite, en restant à sa tête, endiguer le mouvement. Cela veut simplement dire que le prolétariat ne peut se libérer des puissances du passé qu'au cours de la révolution. Mais nous parlons ici des divergences qui se situent dans le prolétariat lui-même. Elles ne naissent pas seulement du fait que des exigences

^(*) En français dans le texte (NdT).

sans cesse nouvelles sont posées dans des situations sans cesse nouvelles et que la résistance d'un ennemi puissant demande les décisions les plus difficiles. Elles naissent aussi en outre des contradictions d'intérêts à l'intérieur du prolétariat lui-même. La classe ouvrière moderne n'est pas une masse uniforme, mais elle est fractionnée en différentes couches : de la grande industrie la plus gigantesque jusqu'au plus petit artisanat, de l'esclavage insipide, opprimant, monotone qui rive à la machine jusqu'au travail spécialisé qui démolit les nerfs; ici vivant dans des conditions naturelles, primitives et rudes, comme dans l'agriculture, là recevant une éducation technique hautement scientifique. Partout les conditions de travail et de vie sont différentes, et par conséquent les façons de penser aussi; même si le grand intérêt de classe prolétarien était le même pour tous, des conflits surgiraient souvent dans les détails des mesures immédiates. Et puis, tout de suite après la première victoire, viennent les questions du rapport avec les autres couches, avec les paysans, avec l'intelligentsia, de même que les questions qui ont trait à la manière de continuer du combat.

Il est bien évident que, dans cette lutte de conceptions, les personnes ayant les mêmes points de vue se réunissent en groupes, en "partis", pour pouvoir mener au mieux la lutte pour leur vision des choses. Cette lutte est nécessaire pour un développement spirituel qui accompagne et soutient le développement de la révolution. On ne peut pas prédire comment ces groupes se constitueront, comment des tendances, qui sont maintenant d'accord se diviseront ensuite, et comment des courants qui se combattent actuellement s'associeront ultérieurement. Ce qui importe, c'est que l'on ne considère pas l'évolution future de manière trop simpliste, de sorte que l'on ne nourrisse pas l'illusion d'une unité fraternelle générale et que l'on ne soit pas fâché contre la corruption des trouble-fête qui font éclater cette unité; que l'on ne croie pas que les organisations, qui existent à l'heure actuelle ou que l'on voudrait constituer à neuf dans le but d'une révolution unitaire, pourraient continuer à exister en tant qu'une seule et grande organisation unitaire du prolétariat révolutionnaire; que l'on détermine donc les groupes d'aujourd'hui en fonction des nécessités d'aujourd'hui et du proche avenir. Nous sommes tentés de croire que les divergences dans le mouvement de l'Union sont plus des traditions du passé que des signes annonciateurs des conditions à venir, et que cela vaut même pour des cercles plus lointains qui sont à l'heure actuelle séparés de nous; s'il en est ainsi, il est alors nécessaire de garder accessibles aux membres de l'Union les différents "partis" existants pour une activité de parti diversement orientée. Leur appartenance à l'Union, leur compréhension des principes de l'Union qui consistent à orienter toutes leurs forces vers l'autodétermination et l'unité de la classe grâce aux conseils ouvriers, c'est ça leur point de vue de parti le plus essentiel. On dirait que nous sortons d'une époque de fragmentation grandissante pour entrer dans une époque de concentration et d'unité croissantes, si ce n'est de l'organisation, du moins des conceptions et des objectifs. Cela n'exclut pas que, dans l'avenir, lors d'une accélération de l'évolution, de nouvelles contradictions, que l'on pourrait désigner comme des tendances et des partis, puissent naître à l'intérieur et à côté du mouvement de l'Union.

Et donc : des partis, au sens de groupes d'opinion, doivent toujours exister dans l'évolution pleine de vicissitudes du mouvement de classe révolutionnaire, en tant qu'expression de la lutte spirituelle nécessaire à l'intérieur du mouvement.

LA RÉVOLUTION RUSSE

A QUINZE ANS^(*)

Il y a quinze ans, les travailleurs russes s'emparaient du pouvoir et ils proclamaient la République socialiste, l'État soviétique, c'est-à-dire la République des conseils. Ce n'était pas la première fois que les masses populaires laborieuses faisaient tomber un gouvernement par une action révolutionnaire, mais, dans les révolutions précédentes, c'était toujours une autre classe, la bourgeoisie, qui se trouvait être prête, en s'appuyant sur la force de son rôle social et de son organisation, à prendre le pouvoir en mains. En Russie, cette classe était insignifiante; les travailleurs, guidés par le parti bolchevik, ont eu tout le pouvoir. Le pouvoir sur l'État et sur la société entre les mains des travailleurs – cela signifiait l'abolition de l'exploitation, une organisation socialiste du travail. Les chefs de la révolution étaient des communistes qui avaient comme but et programme la transformation du capitalisme en socialisme.

Ce qui se produit en réalité dans l'histoire n'est pourtant pas ce que les hommes projettent ou bien souhaitent, mais ce qu'ils font par voie de nécessité. D'énormes forces sociales, portées par les intérêts de classe et déterminées par les besoins de la société, les dominent et les entraînent. Si on fait abstraction du capitalisme ouest-européen qui a fait de son mieux pour affaiblir la Russie et pour l'anéantir par la guerre, quelles étaient ces forces en Russie elle-même? La classe ouvrière ne comprenait qu'un tiers de la population; la grande majorité était constituée par les paysans qui, grâce à la révolution bolchevique, qu'ils mirent eux-mêmes en œuvre à la campagne, étaient devenus propriétaires de la terre – une masse inorganisée, mais cependant une majorité écrasante.

Le système des conseils n'était pas un système approprié pour contrôler cette population paysanne; c'est pourquoi il y eut la nécessité d'un gouvernement fort qui a pu être formé par un parti bien organisé et discipliné, guidé par une unité de principes et de manières de penser. Le parti bolchevik devint le maître de l'État, et donc, en même temps, le maître des travailleurs; il se recrutait dans les forces les plus actives de la classe ouvrière, et c'est en lui que fut pris l'appareil bureaucratique de direction de l'État, que furent pris les fonctionnaires et les chefs de l'État. L'organisation socialiste du travail devint donc naturellement un système décidé d'en haut, à travers les organes de l'État, et on a donc eu un socialisme d'État.

Que l'économie nationale russe ne soit pas du communisme, tout le monde le sait parfaitement; personne, même le parti communiste, ne prétend le contraire. Lénine lui-même a dit au début de la révolution que, étant donné la grande arriération de la Russie, seul un socialisme d'État était possible. Les usines appartiennent à l'État, les ouvriers reçoivent un salaire qui est fixé par les organes de l'État. Les travailleurs sont des salariés et ils sont exploités. Or le terme de socialisme d'État – ainsi que les sociaux-démocrates le comprennent – signifie que les ouvriers sont certes des salariés au service de l'État, mais que cet État est la classe ouvrière elle-même, qui, en tant que classe dans sa totalité, est son propre maître et dispose elle-même de l'ensemble des revenus. Mais en Russie, les travailleurs ne sont pas les maîtres de l'État.

C'est le parti communiste qui est le maître et qui règne sur la classe tout entière, et, dans ce parti, ce sont les chefs, les dirigeants, les fonctionnaires qui sont à sa tête, qui possèdent le

^(*) (Anonyme), "Vijftien jaren Russische revolutie", dans : P.I.C. Persmateriaal van de Groepen van Internationale Communisten (Amsterdam), n° 8 de novembre 1932 (Vijfde Jaargang), pages 4-7.

pouvoir. Cette bureaucratie, qui est en majeure partie issue de la classe ouvrière, s'est séparée du prolétariat et elle s'est transformée en une nouvelle classe avec ses propres intérêts. Elle dispose de tous les instruments de pouvoir matériels et spirituels, de la presse et de la littérature, de l'armée et de la politique, de la propagande intellectuelle et de la faculté d'embauche, de mutation et de licenciement. C'est ainsi que les chefs réussissent à contrôler aussi parfaitement les congrès du parti, que les assemblées de conseils ne se réunissent que rarement et uniquement comme des manifestations de spectacle. En réalité, le système économique russe n'est donc pas un système socialiste d'État, mais un système capitaliste d'État. L'État est le capitaliste général qui exploite les ouvriers et qui dispose de la plus-value et de son utilisation.

C'est avant tout pour les travailleurs d'Europe occidentale qu'il est nécessaire de percevoir et de saisir de manière exacte la réalité en Russie, parce que, dans la propagande des partis communistes de la III^e Internationale, on les abreuve de dénominations qui ont pour nous une autre signification. Ils désignent comme étant la dictature du prolétariat ce que nous ne pouvons considérer que comme la dictature d'une bureaucratie communiste de chefs. Ils indiquent comme étant une organisation communiste ce qui n'est rien d'autre que la l'édification d'une industrie lourde d'État. Ils prêchent le "communisme" aux travailleurs européens et ils ont en tête sous ce terme une organisation absolument identique à celle de la Russie, c'est-à-dire avec le parti comme maître de la classe ouvrière. La connaissance de la signification mondiale de la Révolution russe est brouillée par cet usage de la langue prêtant à confusion. Et étant donné que la plupart des travailleurs, malgré les rapports bourgeois mensongers et la calomnie social-démocrate, et aussi en dépit de leur propre critique, sentent pourtant instinctivement que là-bas – non seulement à l'occasion de la révolution d'il y a quinze ans, mais aussi dans l'époque qui l'a suivie – quelque chose de grand, quelque chose d'énorme, quelque chose digne d'admiration, s'est produit, il est d'autant plus nécessaire de faire la clarté sur ce que sont réellement le contenu et la signification de ces quinze années d'histoire russe.

« Rattraper et dépasser », tel est le mot d'ordre tiré du programme de Lénine. La Russie doit d'abord, en sortant de sa barbarie primitive, rattraper l'Europe occidentale capitaliste afin, ensuite, de la dépasser et de devenir mûre pour le communisme. La Russie essaie, sous le gouvernement bolchevik, de rattraper selon un rythme rapide quatre siècles de croissance bourgeoise et cent ans de développement capitaliste, que l'Europe occidentale a déjà derrière elle. Ce qui s'est développé de lui-même lentement en Europe, de la petite entreprise à l'industrie géante, doit être édifié en Russie en l'espace de quelques plans quinquennaux, justement d'après ce type de plan. On a posé des rails de chemin de fer et construit des usines, on a édifié des barrages et achevé de gigantesques centrales électriques; l'Amérique est le modèle admiré que l'on tente de suivre. Sous le capitalisme privé, cela pourrait également réussir bien que lentement, sans plan, au petit bonheur, avec un grand gaspillage; seul le capitalisme d'État peut mettre cela en œuvre de manière systématique, résolue, et par conséquent selon un rythme élevé. La grosse difficulté réside dans l'accumulation. En Europe occidentale, le capital s'est accumulé lentement et progressivement à partir de la plus-value, de sorte que des entreprises de plus en plus grandes et chères ont pu être payés. En Russie également, ces énormes installations doivent être bâties sur la plus-value épargnée, sur le surplus de travail, mais, après un si court laps de temps, ils sont encore insuffisants, bien que les salaires et le niveau de vie aient été réduits au strict minimum. Des privations pour la construction – voilà l'arrière-plan de toutes les crises et les difficultés qui obligent sans cesse à nouveau à des volte-face dans le conflit entre un rythme plus lent et une exploitation plus intense, tandis que les brochures fanfaronnées de propagande du parti communiste dépeignent tout en rose. Et ce n'est pas seulement un développement et un conflit des moyens de production morts, mais aussi des hommes vivants. C'est à partir du moujik indolent et vieux

jeu, du paysan et de l'ouvrier qui vient d'arriver de son village, pour lesquels la lenteur du rythme de travail de leur économie paysanne primitive est devenue leur nature, qu'il doit naître un autre être humain, rapide et actif, plein d'énergie concentrée et de force tendue, exactement comme le capitalisme a, en Europe occidentale, façonné les ouvriers, les capitalistes, et même les paysans eux-mêmes. Ce changement demande lui aussi du temps. Et c'est là que se situe l'origine des difficultés de la construction. La classe ouvrière russe doit supporter le joug, la misère de la famine et la pression de la corvée. C'est exactement comme en Europe occidentale au XIX^e siècle où les ouvriers payèrent l'édification du capitalisme par la misère et l'anéantissement. Mais il n'y a aucun doute que la classe ouvrière a finalement beaucoup plus souffert dans le développement lent du capital privé en Europe occidentale que ce qu'elle supporte maintenant en Russie. Que la Russie, malgré les difficultés, bien que l'on ait déjà annoncé de temps en temps la débâcle d'ennemis, ait encore et toujours continué à tenir jusqu'à présent, est une conséquence du grand enthousiasme et de l'esprit de sacrifice qui anime les membres du parti qui gouverne. Pour eux, la construction nouvelle constitue le réveil d'un peuple de centaines de millions d'âmes, l'épanouissement d'une énergie inconnue, d'une nouvelle liberté, exactement de la même manière que, il y a plus d'un siècle, dans la France révolutionnaire, faisait son apparition parmi le tiers-état victorieux et gagnait l'ensemble de l'Europe un enthousiasme pour les nouvelles évolutions qui se présentaient. Et c'est de là qu'ils puisent la force d'entraîner et de contraindre les masses, afin qu'elles supportent aussi longtemps que ce sera possible ce qui doit être enduré pour l'édification capitaliste d'État. L'on a simplement vu la plupart du temps dans la Révolution russe le commencement de la révolution mondiale prolétarienne. Et ce, avant tout, parce que ceux qui l'ont accomplie, c'étaient les ouvriers. Il est certain qu'elle en a été un signal, qu'elle a eu une attitude hostile à l'égard du capitalisme privé; et que la bourgeoisie ne s'est pas encore remise jusqu'à présent de cette frayeur. Cependant, il résulte de ce qui s'est produit que tout cela milite encore plus pour comparer l'édification russe avec le développement capitaliste de l'Europe occidentale au XIX^e siècle. Naturellement, avec de grandes différences : le capitalisme privé s'est montré incapable, et ce n'est que grâce à la mécanisation du développement industriel sous la forme d'un capitalisme d'État planifié, ce n'est qu'en se servant d'une série de principes du socialisme, que ce capitalisme a pu parvenir au but. Seule cette concordance avec sa nature profonde rend compréhensible le fait que l'État russe et son gouvernement coopèrent de plus en plus fortement avec les États capitalistes. Le pouvoir russe est aussi un pouvoir sur les paysans et les ouvriers, et il est exercé par une classe qui dispose des moyens de production; il négocie, tient des conférences, s'allie et complotte avec et contre d'autres gouvernements, et il est reconnu et traité de plus en plus par les autres gouvernements comme leur égal.

Pour les travailleurs de l'Europe occidentale, la Révolution russe a été un brillant exemple pour les actions révolutionnaires de masse, et elle leur a mis devant les yeux, comme quelque chose de déterminant, l'importance des soviets, des conseils, en tant que forme d'organisation du prolétariat en lutte. Mais le prolétariat de l'Europe occidentale et d'Amérique se trouve confronté à une tâche complètement différente de celle que le prolétariat russe a dû affronter en son temps. Les conditions spirituelles et matérielles du communisme existent déjà ici, c'est-à-dire le développement technique extraordinaire et la transformation personnelle des hommes en êtres extrêmement concentrés et disciplinés. Il se trouve donc devant la tâche exceptionnelle de l'emporter sur la classe bien organisée de la bourgeoisie moderne et ensuite d'édifier le communisme. Il doit lui-même se rendre maître de la production, organiser et régler lui-même le travail au moyen du système des conseils. Pour cela, la Russie ne peut pas servir de modèle, et les communistes de parti qui veulent se présenter comme les chefs des travailleurs selon le modèle russe, montrent clairement qu'ils ne discernent pas la grande différence qui existe entre la Russie et le prolétariat occidental.

Mais les travailleurs ne sont pas les seuls à regarder en direction de la Russie et à tirer leurs leçons de ce qui s'y passe. La bourgeoisie, elle aussi, regarde vers la Russie, et ce avec des yeux entièrement différents que ceux d'il y a dix ou quinze ans. La crise économique mondiale a ébranlé sa confiance dans le capitalisme privé; ses économistes parlent et discutent sans cesse de la façon dont, grâce à la gestion mondiale d'une "économie planifiée", on pourra assurer l'exploitation sur l'ensemble de la terre. Toutes sortes de formes intermédiaires, du fascisme au capitalisme d'État, sont examinées avec soin. Tant que les travailleurs se comporteront calmement, on ne portera pas fondamentalement atteinte au capitalisme privé. Mais sitôt qu'une révolution ouvrière surviendra ou menacera, la bourgeoisie cherchera alors son salut dans l'une ou l'autre forme de capitalisme d'État, en tant que forme économique qui maintient l'exploitation de la majorité et le pouvoir sur la majorité par une minorité. L'objectif de la social-démocratie, la production déterminée par l'État ouvrier, n'en est pas très éloigné. Et voilà pourquoi cela aboutit à ce que le prolétariat d'Europe occidentale, lorsqu'il entamera la lutte pour devenir lui-même le maître de la production et pour exercer la dictature du prolétariat par l'intermédiaire du système des conseils, aura contre lui aussi bien la bourgeoisie que les sociaux-démocrates et la III^e Internationale.

LE CARACTÈRE DE LA LOI DE LA NATURE^(*)

I.

Dans la physique théorique la plus récente, la probabilité, en tant que forme de la loi physique elle-même, a acquis une importance de plus en plus grande. C'est ainsi que par exemple H. Reichenbach s'est fait le champion de la conception selon laquelle les anciennes lois de la nature, qui ont toujours été comprises dans le sens d'une stricte causalité, sont au fond également des lois probabilistes. Tandis que l'on disait auparavant : si l'événement A se produit, alors l'événement B a également lieu, l'on doit dire aujourd'hui de manière plus correcte : si l'événement A se produit, l'événement B a lieu avec une probabilité déterminée dans certaines limites de marge. On a pris comme exemple le tir d'un canon et le point d'impact du boulet. Or il entre en jeu un grand nombre de circonstances dont une partie d'entre elles est fluctuante et incertaine, comme la résistance de l'air, l'influence du vent, de petites irrégularités du tube et autres. Si l'on désire examiner la question de la signification de principe d'une loi de la nature, il est alors souhaitable de choisir la situation et la loi la plus simplement possible; ensuite, il faudra vérifier dans quelle mesure la complexité rend nécessaire une modification dans l'événement physique réel.

La loi de la gravitation newtonienne fut le premier exemple historique d'une loi de la nature stricte; c'est à elle que toute la science naturelle a emprunté l'idée que les lois de la nature sont inexorables, valables sans exception. Le fait que l'on puisse établir cette loi résidait dans l'idée que toutes les autres influences dans les mouvements des corps célestes sont si insignifiantes qu'elles sont complètement ou pratiquement imperceptibles à côté de l'effet de la gravitation. C'est pourquoi elle doit nous servir ici d'exemple. Il y a, dans sa forme mathématique exacte, l'accélération d'une masse ponctuelle qui est une fonction de ses coordonnées relatives par rapport aux autres masses ponctuelles. La fonction est entièrement déterminée, sans aucune marge à laquelle on pourrait affecter une probabilité. La loi fournit, pour des coordonnées et des valeurs de masse, l'accélération comme un nombre absolument précis.

Il faut maintenant en finir avec certaines objections. Premièrement : les masses ponctuelles n'existent pas comme des objets observables dans la nature; la loi dit donc seulement quelque chose sur des corps imaginés et non des corps réels observables de la nature. Cela est juste; la forme des masses ponctuelles a été choisie pour pouvoir donner une tournure simple aux formules. Mais l'on peut donner facilement une forme qui s'adresse à des grandeurs observables comme par exemple : l'accélération du centre de la sphère d'une planète est une double intégrale de deux volumes dans laquelle chaque élément intégral contient la distance entre deux points à l'intérieur de ces volumes. Cela signifie la même chose sous une forme un peu plus développée. Du point de vue de la théorie de la connaissance, il

(*) Anton Pannekoek, "Das Wesen des Naturgesetzes", dans : *Connaissance*. Par délégation de la Société pour la Philosophie scientifique de Berlin et l'Association Ernst Mach de Vienne. Publié par Rudolf Carnap et Hans Reichenbach, Troisième volume 1932/33 (en même temps que les Annales de philosophie, Volume XI), Leipzig 1933, pages 389-400.

n'existe pas la moindre difficulté à réduire les corps réels de l'univers en éléments de masse, et il y a une formule qui s'applique à ces éléments.

Deuxièmement : les coordonnées qui déterminent l'accélération ne peuvent être tirées que de l'observation; elles sont observées, et ce sont donc des grandeurs entachées d'erreurs; elles ne sont jamais précises, mais elles sont toujours données uniquement à l'intérieur de certaines limites avec une probabilité déterminée. Et donc la loi n'a pas un sens précis, car elle est n'est connue qu'avec une certaine marge. On peut répondre à cela que la forme et la signification de la loi ne sont pas influencées par l'incertitude des données sur lesquelles elle doit s'appliquer. L'accélération est une fonction précise et déterminée des coordonnées; c'est-à-dire que la valeur exacte de l'accélération est la conséquence sans ambiguïté, sans marge d'erreur, des valeurs des coordonnées qui sont fournies avec précision. Nous ne dirons donc pas, étant donné que toutes les mesures du diamètre des cercles réels sont entachées d'incertitudes, que le rapport de la circonférence au diamètre d'un cercle n'est qu'approximativement égal à π . Si l'on applique la loi avec des coordonnées incertaines, l'accélération calculée est incertaine au même degré; mais la loi elle-même n'en demeure pas moins une affirmation entièrement exacte.

Et maintenant, est-il possible par exemple que la validité exacte et absolue de la loi soit fondée sur le fait qu'elle décrive une tautologie? Ce serait pensable si les masses ponctuelles dont la loi parle étaient définies par des propriétés fondamentales mécaniques. Mais ce n'est pas le cas. Ce sont, comme cela a déjà été dit auparavant, les plus petites particules en lesquelles on peut penser diviser les corps célestes observés afin de pouvoir donner des valeurs précises aux coordonnées qui apparaissent dans la formule; et donc des éléments spatiaux définis géométriquement auxquels on affecte simplement des coefficients (densité) qui sont encore empiriques. Si nous remettons la double intégrale à la place d'un élément unique, les points dont la loi établit l'accélération sont alors les centres observables des planètes, lesquels sont de simples valeurs empiriques, privées de toute définition mécanique.

Et finalement : la loi de la gravitation a découlé, comme toute loi, de données empiriques, ici du repérage des planètes. Ces données sont toujours imprécises, et elles constituent donc des affirmations qui n'ont une probabilité déterminée qu'à l'intérieur de certaines limites. Par conséquent, une incertitude similaire est attachée à la loi qui en est dérivée.

Avec cette objection, nous sommes en plein dans la question relative à l'essence de la loi de la nature. Or les mesures astronomiques sont si précises et la théorie qui repose sur la loi de la gravitation les produit de manière si exacte que, par rapport à cette objection, la loi de la gravitation est aujourd'hui nettement un exemple moins approprié. L'"inexactitude" est dans la pratique déjà si problématique qu'il devient difficile de comprendre ce qu'il en est d'elle du point de vue de la théorie de la connaissance. Nous avons besoin d'un exemple plus simple, où la loi est déduite de mesures qui ne sont pas trop précises. Que l'exemple soit imaginaire, c'est-à-dire qu'il ne corresponde pas à l'événement historique de la découverte de la loi, ce n'est pas important pour notre affaire.

Nous avons fait un certain nombre d'observations et d'expériences concernant la chute des corps et nous exprimons maintenant la loi ainsi : les corps se meuvent avec une certaine accélération verticale constante. Quelle est l'exactitude ou l'inexactitude de cette affirmation? Tout d'abord, il est encore nécessaire, apparemment, d'indiquer quelques restrictions : si un ballon monte, ou de petites gouttes tombent, avec une accélération nulle, c'est parce qu'on aurait dû parler de corps "pesants" et dire dans le "vide". Mais, lors des phénomènes mentionnés, il y a d'autres influences qui agissent conformément à leur propre loi : la poussée de l'air, la résistance de l'air; il va de soi que, dans un phénomène observé, plusieurs effets et plusieurs lois se font toujours valoir. L'affirmation serait donc correcte si nous ajoutions : dans la mesure où aucune autre loi n'y superpose ses effets. Mais il est maintenant évident

que, dans sa formulation, une loi s'exprime indépendamment des autres lois. Par conséquent, tout ajout est superflu, et, dans ce sens, la forme donnée est à considérer comme complète.

L'affirmation de la loi ne laisse aucune marge à une quelconque inexactitude ou restriction. Elle dit de manière apodictique « une certaine accélération constante »; elle dit « les corps ». Les seules expériences dont elle a découlé ont été imprécises, variées, entachées d'erreurs; la loi est cependant absolument exacte. Cela signifie : elle pourrait être incorrecte, et elle devra peut-être dans le cours ultérieur de la recherche être remplacée ou complétée par une autre loi améliorée (par exemple si l'expérience faite à des hauteurs très différentes donne comme résultat que l'accélération dépend de l'altitude). Mais si l'on considère la forme dans laquelle elle est reconnue, où elle doit s'appliquer, son autorité doit être absolue. Elle s'applique de manière intemporelle et illimitée, c'est-à-dire qu'il n'existe pas de limites, de détermination de temps. L'expérience ne contenait que des données relatives à un temps déterminé à propos d'un certain nombre de corps; la loi laisse tomber cette restriction et elle parle "des corps"^(*). La loi conclut, à partir de faits d'expérience sur certains corps, pour les "corps" en général, sans restriction, sans cas particuliers. Les faits étaient tous des cas particuliers concrets de l'observation, tous étaient quelque peu différents, divergents les uns par rapport aux autres, y compris qualitativement, car il y avait des trajectoires aussi bien verticales que paraboliques. La loi fait abstraction de toutes ces différences, de tout ce qui est particulier, et elle forme à partir de leur ensemble le concept abstrait, l'affirmation qui, dans sa forme, est valable sans limites.

Ce caractère abstrait de la loi de la nature doit être pris en compte en premier lieu lorsque l'on juge son rapport aux phénomènes concrets. Ce terme de "un corps", ou celui de "des corps", dont la loi parle, ne correspond pas à un corps réel, qui existe, mais à un concept abstrait que notre activité rationnelle a formé à partir des corps réels, en tant que leur rassemblement intellectuel.

L'activité rationnelle humaine agit partout de cette façon-là. Le concept de "poisson" représente l'ensemble des poissons; tous ces poissons réels, concrets, gros et petits, constituent la partie de la nature qui est désignée par ce concept. Mais il n'est identique à aucun spécimen de ces poissons. Ce que l'on peut affirmer de lui, c'est ce qui est commun à tous les poissons, ce qui correspond pour ainsi dire à la norme, et parfois à une moyenne : "le poisson" a des nageoires avec lesquelles il nage, il a des écailles, il a des branchies, etc.; il est défini par toutes ces caractéristiques. Mais il n'a pas de grosseur définie, il n'a la forme ni du brochet ni de la carpe; il n'a en somme pas d'existence objective; il n'est juste qu'une idée dans la tête des hommes. Hegel disait déjà : « Du fait que nous pensons les choses, nous en faisons quelque chose de général; mais les choses sont uniques, et le lion en général n'existe pas »^(**). En effet, "le lion en général" n'a qu'une existence intellectuelle, il est le concept du lion; dans le monde matériel réel, ou véritable, ce sont seulement des lions concrets, en chair et en os, tous différents les uns des autres, qui vagabondent. Cela ne doit évidemment pas signifier que le concept de lion n'existe pas non plus réellement dans le monde; à côté de tous les autres concepts, ceux du mammifère, du poisson, de la gravité, etc., il existe en tant qu'objet

^(*) Ce n'est pas exactement la même chose que s'il était dit "tous les corps". La loi évite – dans sa formulation précise, et donc en dehors des affirmations populaires – de parler de "tous" les corps, parce que tous les corps ne sont pas accessibles à l'expérience, à la vérification. Une affirmation concernant tous les corps, c'est-à-dire des corps indéfiniment nombreux, serait absurde. La loi parle très justement des corps "dans l'ensemble", des corps en général, dont aucun ne doit être exclu individuellement. Il faut relier le fait que la loi ne veuille pas conclure expressément, à partir de quelques cas d'expérience, pour "tous" les cas, au fait qu'elle s'exprime aussi souvent au singulier qu'au pluriel : un corps chute avec une accélération g ; une planète est attirée par le soleil.

^(**) Georg Wilhelm Hegel, *La philosophie de la nature*, deuxième partie de *l'Encyclopédie des sciences philosophiques*.

intellectuel. Ce qui importe ici, c'est la différence complète dans le mode d'existence entre les choses concrètes et le concept abstrait de leur ensemble^(*).

Eh bien, de la même façon que l'activité rationnelle forme, à partir de l'ensemble des poissons, le concept abstrait du poisson, elle forme, à partir de l'ensemble de tous les phénomènes relatifs à des objets qui tombent ou qui sont lancés, la loi abstraite de la gravité. Elle est de nature intellectuelle et elle n'existe que dans notre tête. La loi de la gravité n'existe pas dans le monde des choses matérielles; là, il n'existe que des phénomènes concrets de mouvement et de chute.

Cette activité d'abstraction n'est pas seulement propre à la science. Dans la vie de tous les jours également, l'esprit humain a toujours agi de la sorte. Il a constamment formé des concepts qui sont désignés par des noms, et il a aussi établi des règles d'expérience, par exemple de vagues lois qualitatives, telles que : les corps sont pesants et chutent. La science a ensuite affiné ultérieurement les concepts et elle les a définis avec précision, elle les a parfois délimités autrement (comme les poissons sans les baleines), ou bien elle les a habillés d'une forme plus précise, numérique (comme l'accélération de chute pour tous les corps); et elle progresse sans cesse dans cette voie.

Le caractère abstrait de la loi de la nature rend compréhensible la raison pour laquelle celle-ci peut avoir une validité absolue et exacte. On ne peut pas exprimer les choses de manière absolue et exacte pour ce qui concerne les phénomènes réels; cela ne serait pas juste. En effet, dans un phénomène concret, plusieurs lois agissent en même temps (la pierre observée a encore, à côté de son poids, des propriétés thermiques, électriques, chimiques et autres); c'est-à-dire qu'il est à placer dans plusieurs ensembles et que, dans chacun d'eux, on laisse de côté certaines particularités.

Il résulte de ces relations entre loi et nature une réponse certaine à la question que Carnap posait lors du Congrès de Prague : « Une affirmation scientifique peut-elle dire davantage que ce nous savons déjà? », « Pouvons-nous, à l'aide de n'importe quelle méthode logique, conclure, à partir de ce que nous savons, sur quelque chose de "nouveau" qui n'ait pas déjà été contenu dans les choses connues? Une telle méthode logique serait évidemment de la magie. Il me semble que nous devons refuser cela »^(**). La réponse est : oui, bien sûr; chaque affirmation théorique, comme celle d'une loi, contient plus que ce qui se trouvait dans les faits fournis auparavant. Qu'elle contienne davantage, c'est ce qui la transforme justement en science; les faits, les phénomènes ne sont pas encore de la science, mais seulement du matériel qui lui est destiné. Ils ne deviennent science que sous la forme de la règle générale, de la loi, qui en est tirée. Cette pierre tombe, ces pierres sont tombées de telle ou telle manière – tout cela constitue une expérience factuelle concrète et donc limitée; « les pierres tombent avec une accélération constante » dit davantage de choses et en outre quelque chose de nouveau; aucune pierre dans le passé et dans le futur n'est exclue de cette règle. Naturellement, elle dit également moins de choses; elle reste silencieuse sur les particularités et les différences concernant les pierres prises individuellement. Elle dit justement quelque chose de complètement autre; au lieu d'une multiplicité de faits individuels différents et embrouillés, ce qui se présente c'est une règle abstraite unique qui traite d'idées abstraites. Est-ce de la magie? Assurément, l'esprit humain possède une force magique, ou bien, comme nous le disons plus volontiers, une force créatrice. Il recrée le monde entier dans sa tête. Y a-t-il quelque chose de plus merveilleux que le simple fait (phénomène que l'on ne fait qu'affirmer mais auquel on ne donne pas une nouvelle interprétation) que l'homme se crée dans sa tête une image du monde? L'image n'est pas entièrement identique à l'original, elle est

^(*) Ce caractère des concepts a été exposé de la manière la plus nette par J. Dietzgen dans *La nature du travail intellectuel humain*.

^(**) Citation de Rudolf Carnap contenue dans le Rapport sur le 1^o Congrès pour la théorie de la connaissance des sciences exactes qui s'est tenu à Prague en 1929.

de nature intellectuelle, et elle produit, conformément à l'expérience, cette différence que la diversité, la complexité et la variation infinies du monde sont représentées ici par des concepts déterminés, solides, et des règles rigoureuses. Il est impossible que nous soyons capables de conserver en tête tous les cas où nous avons vu dans notre vie des pierres voler, tomber, se déplacer; cela serait de plus inutile^(*). Notre esprit tire d'eux la règle qui exprime ce qui est commun à ces nombreuses expériences; c'est ce dont nous avons besoin pour la vie pratique dans la nature. Et si ensuite une règle plus précise nous est nécessaire, à nous en tant que naturalistes, notre esprit construit la loi physique de la même façon, à partir d'un certain nombre d'expériences menées à dessein.

Ce qui est si souvent appelé le principe d'induction n'est rien d'autre qu'une expression de cette activité de l'esprit. C'est la nature, qui est attribuée à l'activité intellectuelle humaine pour agir de cette manière et pour transformer le matériel concret de l'expérience en règles abstraites, qui donne le contenu de notre savoir et de notre science. C'est pourquoi la question du bien-fondé du principe d'induction ne peut pas être posée. De même que le bien-fondé des poumons pour respirer et du cœur pour battre ne peut pas être mis en question, il en est de même quant au bien-fondé du cerveau pour construire des abstractions. L'on ne peut que constater que c'est une activité qui est octroyée par sa nature à chacun de ces organes. Le passage de la vieille "critique de la connaissance" à la moderne "théorie de la connaissance" consiste en ceci que le processus de la connaissance n'est plus critiqué, dénoncé, défendu ou justifié, mais simplement établi dans son caractère en tant que chose naturelle. L'on peut évidemment, dans des cas particuliers, exercer la critique à propos l'application juste du principe, de même que le fait de respirer correctement est appris dans l'enseignement du chant.

II.

Qu'en est-il maintenant avec la prévision de l'avenir? La science n'est pas un but en soi; elle doit servir à la vie pratique des hommes, et le but de la science est de prévoir les conséquences de chaque activité pratique menée à dessein. Bien sûr, si maintenant la prédiction des événements futurs à partir de l'expérience du passé est considérée comme le but de la recherche scientifique^(**), on saisit alors tout le sens du fait que nous nous arrêtons un instant sur précisément le contenu de la science elle-même. On déduit d'abord la loi, la règle, à partir du passé, mais le passé reste encore condensé sous la forme de la loi, et c'est ensuite que, de cette loi, l'on infère l'avenir. Avec la première chose, c'est-à-dire avec l'établissement des lois tirées de l'expérience que l'on a eue jusqu'à présent, le but de la recherche scientifique est officiellement atteint – nous pouvons ici laisser de côté le fait que la recherche progresse sans cesse pour améliorer constamment le contenu des lois et que, pour leur vérification, des prédictions sur de nouvelles expériences sont faites continuellement. Il faut maintenant considérer l'autre question, à savoir comment l'on peut inférer les événements futurs de la règle, de la loi.

(*) Il n'est pas déplacé de parler ici d'utilité; les organes et les aptitudes se sont adaptés chez l'homme, comme chez les animaux, à ses conditions de vie, dans son environnement naturel, et ils se sont développés conformément au but. Etant donné que nous ne traitons ici que de son caractère du point de vue de la théorie de connaissance et non pas de son évolution génétique, qu'il soit indiqué ici également d'un seul mot l'importance de la langue pour le développement, dans sa dépendance multiforme, de la pensée conceptuelle.

(**) « Ce qui lui importe uniquement (à la science), c'est de prédire à partir d'expériences observées des expériences futures » (Hans Reichenbach, *L'importance philosophique de la physique moderne*).

Cette question se décompose en deux autres questions selon que l'on met l'accent sur le mot "futurs" ou bien sur "les événements". D'un côté donc la question de savoir comment on peut inférer l'événement particulier de la loi, et de l'autre, la question de la différence entre l'avenir et le passé. Prenons d'abord la seconde question : la loi qui a été dérivée du passé est-elle également valable pour l'avenir? D'après sa forme, elle n'a pas de limite de temps. Que signifie cette validité pour l'avenir? Que les événements futurs, sur lesquels on désire l'appliquer, forment un ensemble que l'on peut ajouter à l'ensemble duquel elle a été dérivée. C'est pourquoi les événements futurs relatifs à des corps qui chutent ou qui sont lancés se produisent de la même manière que les événements précédents; et même lorsque de nouveaux phénomènes se présentent – comme le tir de canons d'un calibre qui n'a jamais existé – ils se joignent si complètement à l'ensemble des phénomènes antérieurs que c'est la même loi de la gravité qui les décrit. Continuons maintenant le questionnement : sur quoi repose notre certitude que l'avenir et le passé constituent des ensembles identiques, non différents, et donc que l'on peut mettre ensemble? La réponse à cette question ne peut être que la suivante : sur la certitude, ou du moins la supposition, et en tout cas sur la conscience de l'unité ou de l'identité du monde. C'est de ce principe que dérive tout ce qui est nécessaire pour combler le fossé conceptuel entre le passé et l'avenir.

Si nous voulons maintenant inférer l'événement particulier de la loi – que ce soit dans l'avenir ou dans le passé, c'est indifférent – nous remplaçons le corps concret par le corps abstrait et nous appliquons la loi abstraite au cas particulier concret. J'identifie la pierre que j'ai dans la main à ce "un corps" dont parle la loi, et je dis que son accélération verticale est égale à g , de sorte que, si sa vitesse initiale est fournie, sa trajectoire est déterminée de manière exacte. Quelle certitude ai-je maintenant que l'événement qui est donc affirmé et calculé se produise effectivement? La réponse ne peut être que la suivante : aucune. En effet, cette question signifie : quelle certitude ai-je qu'un événement particulier arbitraire, pris dans l'ensemble utilisé, se soit comporté exactement selon la loi. Aucun ne pourrait donner exactement satisfaction à la loi. Lors de chaque événement, d'autres influences interviennent qui modifient le résultat; pourquoi en serait-il autrement à l'avenir? Tous sont plus ou moins justes, et il en sera également ainsi de la prédiction. Les effets d'autres lois sont naturellement pris en considération; mais, en dehors d'eux, il reste toujours des effets inconnus, imprévus ou bien non prévisibles de manière précise. Aucun scientifique n'affirme qu'il existe une certitude absolue pour les prévisions qui sont fondées sur des lois connues. Il arrive des centaines de fois le cas où, contrairement à ce que l'on attend, la prévision se révèle fautive; le progrès de la science se construit toujours sur ces cas-là. S'il ne s'agit pas de la réalisation qualitative d'un événement, mais des résultats quantitatifs numériques, on peut dire alors que chaque cas particulier différera quelque peu du calcul ou de la prévision, à l'avenir au même degré qu'auparavant. Sur ces différences provoquées par des effets inconnus qui ne sont pas pris en compte, on appliquera ensuite, en tant qu'"erreurs", des considérations relatives aux probabilités. Il faut noter à ce propos que le contrôle destiné à savoir si une prédiction est juste consiste toujours en une observation qui est elle-même effectuée avec des erreurs. L'augmentation constante de la précision des mesures entraîne une amélioration régulière des lois de la nature, parce que c'est de cette façon-là qu'apparaissent les cas dans lesquels il existe un désaccord objectif là où auparavant il n'était pas perceptible. Mais revenons maintenant au cas du canon de Reichenbach. Est-il déplacé dans ce cas-là de mettre le principe des probabilités à la place de la loi formulée de manière exacte : le boulet tombera à l'intérieur d'une certaine zone avec une certaine probabilité? Si nous prenons toujours plus de faits dans notre calcul, la zone en question deviendra de plus en plus étroite. Vitesse initiale, gravité, résistance de l'air, direction du vent, sont déjà pris en compte dans la pratique par les artilleurs; les différences qui restent ne sont-elles soumises à aucune loi? Nous ne connaissons pas les données grâce auxquelles elles devraient être calculées : les variations de la direction

du vent et de la force du vent au cours de la trajectoire, les influences de la pression de l'air, les différences dans la composition de la poudre; mais plus nous pourrions prendre en considération d'influences, et plus le résultat sera exact. Nous avons donc à faire à une série convergente dans laquelle chaque membre représente une influence qui agit selon une loi déterminée. Chaque membre est déterminé de manière exacte, mais la somme de la série ne l'est pas, premièrement, parce qu'il faut bien que nous nous arrêtions après un membre quelconque, et deuxièmement, parce que les données destinées à l'application de chaque loi ne sont pas fournies de manière exacte. Pour une prédiction pratique, il peut donc être déplacé de considérer la somme de tous les autres éléments comme des différences accidentelles; c'est alors que nous en arrivons à l'affirmation probabiliste mentionnée ci-dessus. Mais cela ne change rien à notre conception d'une loi du point de vue de la théorie de la connaissance. C'est la même chose dans l'exemple de l'astronomie, avec seulement une différence de degré. Si l'on voulait atteindre la précision la plus extrême, l'on devrait prendre encore en compte, dans le calcul de la localisation des planètes selon l'attraction newtonienne, la résistance de l'espace, les forces électriques, la distribution irrégulière des matériaux, la pression de la lumière, et autres. Ici aussi, la convergence de la série dont les membres constituent les effets des lois particulières conduirait à une limite déterminée.

III.

Dans les considérations sur le rôle de la théorie des probabilités dans les sciences naturelles, on mélange souvent deux domaines qui doivent être distingués strictement l'un de l'autre. D'une part, le fait que toutes les données sont à traiter de manière approchée et seulement au moyen de la théorie des erreurs, alors qu'en même temps notre connaissance des lois de la nature est elle-même approchée et que le calcul doit être donné uniquement comme une série convergente interrompue. Nous avons vu que cette circonstance ne s'accorde pas parfaitement avec une validité stricte des lois de la nature, et que ces lois, étant donné leur caractère abstrait, ne peuvent pas être autre chose que précises et apodictiques. D'autre part, il y a cependant des domaines de la physique où l'interprétation statistique a démontré qu'elle était une forme naturelle de la théorie physique (théorie des gaz, théorie des électrons); ici, la probabilité se présente comme l'expression de l'événement physique.

Lorsque l'on considère de tels cas, on parle fréquemment d'une totale incompatibilité philosophique entre causalité et probabilité. Au contraire, il faut mettre l'accent sur le fait que les théories statistiques, qui travaillent avec le concept de probabilité, possèdent le même caractère abstrait que les anciennes lois de la nature qui ont été établies auparavant. Prenons la loi de Maxwell sur la répartition des vitesses dans un gaz. Dit-elle que dans une quantité arbitraire de molécules gazeuses cette répartition existe? Naturellement pas; la répartition réelle – en dehors encore des effets qui se superposent comme les différences de température, les charges électriques, l'ionisation – présente dans chaque quantité un écart de, disons, 1 000 ou 10^{10} molécules. Le fait que ces écarts dans les grandeurs macroscopiques, et donc observables, restent parfaitement imperceptibles découle du nombre énorme d'objets dans tous les cas pratiques. Il résulte de ceci que seules les affirmations de la théorie statistique, qui reposent sur les "probabilités", possèdent une certitude et une exactitude infiniment plus grandes que celles de la théorie causale la plus précise et la plus sûre. Mais, du point de vue des principes, la quantité plus ou moins grande ne joue aucun rôle; chaque quantité réelle est différente à tout moment, et la théorie statistique donne une image abstraite des répartitions véritables. Étant donné que la formule de la répartition est une fonction continue, elle ne peut

jamais se réaliser dans une quantité concrète, car pour cela il faudrait une quantité infinie; et 10^{20} molécules ne pourraient montrer qu'une répartition existante en 10^{20} points particuliers.

Si l'on compare cette loi avec l'exemple précédent de la loi de la chute des corps, on avait alors avec cette dernière une affirmation concernant une grandeur simple, l'accélération constante, pour laquelle chaque phénomène de chute offrait un événement particulier concret différent. Nous avons, avec la loi de Maxwell, une formule mathématique simple : e^{-hx^2} de la répartition pour laquelle chaque quantité spécifique de molécules offre un exemple concret différent. Dans les deux cas, il s'agit, de la même façon, d'une abstraction qui n'est réelle que dans notre tête. C'est sur ce caractère abstrait que se fonde également le fait que la forme de la loi de probabilité dérive d'axiomes déterminés par des déductions purement mathématiques.

Pour comparer les deux formes de loi de la nature, la description d'un objet biologique peut servir d'exemple. Nous avons déjà parlé d'une espèce biologique (le lion), qui, en tant que concept abstrait, résume tous les individus de cette espèce, les désigne par un nom et les définit avec l'énumération de toutes leurs caractéristiques (en partie, les dimensions). Mais prenons un objet simple, un pois d'une certaine race; il est défini par l'indication de son diamètre, de sa couleur, etc. Chaque pois concret donné est différent; le concept abstrait, pour lequel les indications de la définition sont exactes, n'existe qu'en tant qu'objet intellectuel. Chaque pois réel a un diamètre différent; l'indication des dimensions du concept de l'espèce est une sorte de moyenne. Jusqu'à un certain point, cet établissement du concept se déroule parallèlement à l'ancienne loi causale de la nature. Mais ce concept abstrait, en tant qu'objet abstrait moyen, ne suffit pas à la biologie moderne; elle veut rendre l'ensemble plus complètement. Elle fait cela grâce à une description statistique : à côté du diamètre moyen, entre en compte maintenant la dispersion de cette valeur comme premier paramètre de la loi de répartition des valeurs particulières, et entrent en compte peut-être encore d'autres paramètres pour l'établissement d'écart-types différents; et de même pour les autres caractéristiques. Il est clair que cette description statistique, qui dit avec quelle probabilité le diamètre par exemple se situe entre deux valeurs données, a elle aussi le même caractère d'une abstraction que la description précédente du concept d'objet. Aucun ensemble réel d'un grand nombre de pois ne correspond exactement à ce concept; tous diffèrent de la fonction de répartition théorique; mais cette fonction est néanmoins le résumé simple de toutes ces répartitions réelles.

Il est possible que la contradiction, qui a été soulevée ici, entre le caractère abstrait de la loi de probabilité et les répartitions concrètes réelles contribue à expliquer les oppositions qui sont apparues dans les discussions des dernières années. L'on voit souvent dans l'introduction de la probabilité en lieu et place de la causalité comme principe de la loi de la nature un complet bouleversement des fondements de la science, lequel réagit à son tour sur le rapport de la science à d'autres domaines de la vie intellectuelle. Nos explications font apparaître la différence des deux principes comme une distinction secondaire. Les deux sont des formes abstraites analogues, utiles l'une à côté de l'autre, dans lesquelles l'esprit humain résume les ensembles différents qui existent dans les phénomènes naturels.